

VIRGINIE LARRIEU

LA FILLE DE
L'OCÉAN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530952

Dépôt légal : juillet 2026

Prologue

Il existe un âge où l'on cesse de se définir par ce que l'on a porté pour les autres.

Après quarante-cinq ans, une femme peut découvrir que la vie ne se referme pas : elle se déplace, se réajuste.

Les rôles tombent, les habitudes se fissurent,
et dans cet espace nouvellement libéré naît une vérité simple : on peut tout recommencer.

Recommencer autrement, plus sincèrement, enfin pour soi.

La résilience n'est pas un retour en arrière, mais une traversée.

Et l'acceptation, est le premier pas vers tout ce qui reste à vivre.

1. Le vide

*Il faut porter en soi un chaos pour mettre au monde
une étoile dansante.*
Friedrich Nietzsche

Chapitre 1

12 juillet 2027

Je regarde s'éloigner, au milieu de cette foule, le visage de mon fils Victor, un sourire grand comme l'Alaska traversant son doux visage. Je vois ses grands yeux bleus comme les océans transpercer la masse des voyageurs pressés et me dire : « t'inquiète maman, ça va aller ».

En rentrant, j'ai laissé la porte ouverte, comme si la refermer résonnait avec la fin de ma vie telle qu'elle avait été jusqu'ici. Le couloir sent encore un mélange de linge propre, de sac de voyage et de souvenirs. Je me suis arrêtée un instant, les mains posées sur le bois usé de la rampe d'escalier.

Le silence est partout, même les murs semblent retenir leur souffle. Je n'ai plus de bruit de fond : ni cris, ni rires, ni pas pressés. Je n'entends plus le ronronnement de son ordinateur ni les notes stridentes de la musique qu'il écoutait toujours trop fort dans son casque de « gamer ». Seulement le silence, immense, faisant écho à mes pensées.

Je regarde tout autour de moi. Tout est à sa place, rien n'a changé depuis que nous avons quitté la maison ce matin. Et pourtant, tout me semble différent : vide, trop grand, trop calme.

Je connais déjà ce sentiment de vide, cette sensation qu'à chaque départ, il emmène avec lui un petit bout de mon cœur, un petit bout de mon âme.

Quand mon aîné, Peter, a quitté la maison pour vivre à New York il y a six ans, il a laissé derrière lui des tableaux inachevés, des croquis, des ébauches de quelque chose. Des photos en noir et blanc sur lesquelles on pouvait deviner parfois un

œil, parfois une nature, parfois rien... Des gribouillages sur sa tête de lit...

Devant sa fenêtre, le chevalet a laissé des marques sur le parquet à force de chercher la bonne lumière. Mon enfant, mon artiste, mon choix... Peter.

J'avance vers la fenêtre. Les Pyrénées s'étendent devant moi, majestueuses et silencieuses. J'ai toujours aimé leur présence, leur constance, leur hauteur. Mais pas aujourd'hui, pas en cet instant : trop solides, trop immobiles.

Je me suis assise sur la banquette au bord de la fenêtre en oriel, mon endroit préféré dans la maison. Blanche, notre vieille minette, est venue se lover sur mes genoux. Elle ronronne paisiblement ; je vois sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration. Dehors, dans la vallée, le vent souffle légèrement dans les sapins, l'air est doux pour la saison. Je vois le reflet de mon visage sur les vitres.

Mes pensées se perdent dans le bleu-vert de mon iris, mes pensées s'envolent.

Et, sans que je m'en rende compte, un souvenir s'impose.

Février 2007 – Peter

Il y a quatre mois, j'ai fait la connaissance de Vincent, pilote dans une compagnie aérienne, dix ans mon aîné. Un homme gentil, instruit, élégant, mais en colère. Père d'un petit garçon qu'il confie la plupart du temps à des nourrices.

Aujourd'hui, je vais te rencontrer pour la première fois. Je me suis arrêtée un moment devant la porte rouge de la maison de ton papa. Le vent est froid, il a neigé la nuit dernière. J'ai hésité, je l'avoue. J'ai vingt-huit ans. Je ne sais pas si c'est ce que je veux, ni si je suis ce dont tu as besoin.

Je sonne. Je rentre. La maison est chaleureuse, il y règne un mélange d'odeurs de café et de feu de cheminée. Je n'ai pas le temps d'embrasser ton père que tu dévalés déjà les escaliers comme un enfant sauvage, un peu maigrichon, les cheveux châtain clair, raides comme la justice, mal coupés, en pagaille. Puis, après une seconde d'hésitation, tu te jettes dans mes bras.

Tu plantes ton regard dans le mien : tes immenses yeux vert sombre, un peu méfiants – de ceux qui ont déjà trop vu, trop vécu – me transpercent jusqu’au plus profond de mon âme.

— Moi, c’est Peter. Et toi ?

— Moi, c’est Camille.

— Tu vas rester ?

— Oui.

— Tu vas m’aimer ?

— Oui, je crois.

— Viens, je te montre ma chambre.

Peter, mon évidence, mon choix, mon enfant.

Chapitre 2

2 août 2027

Voilà trois semaines que le cottage est silencieux. Je suis en mode survie. Je m'impose une routine afin de ne pas sombrer. Le travail m'ennuie, il n'a plus de sens. Je n'ai plus envie d'aider les gens, d'être gentille et polie. Le syndrome du nid vide... J'ai lu ça quelque part...

Et puis il y a cette douleur permanente, qui ne m'a pas lâchée ces cinq dernières années, et qui me paraît plus intense ces derniers temps. Je ne sais pas exactement quand mon corps a décidé de me trahir. Un matin, un geste banal, et soudain tout a changé. Impossible de marcher, ni de m'asseoir. J'ai été transportée en urgence, et il en a suivi une première chirurgie, puis, face à son échec un an plus tard, une seconde, plus lourde.

Mon corps a changé. J'ai pris du poids. Il est devenu lourd et immobile. Les médecins, les kinés, chacun avait ses mots, ses conseils, ses règles : « apprenez à vivre avec », « renforcez vos muscles », « perdez du poids », « restez mobile », « bougez-vous »... Mon corps était devenu une cage, une masse molle.

Moi qui ai toujours été très fine, pour ne pas dire maigre. Sportive, j'adaptais mes pratiques en fonction des saisons. L'été, je courais sur les sentiers sinueux des Pyrénées, je faisais du VTT dans la vallée d'Aspe avec les garçons, de la rando-apéro avec les copines. L'hiver, place au ski, aux randonnées raquettes-raclette. J'aimais la danse, que je pratiquais surtout dans mon salon – la danse plutôt comme une liberté de mouvements que comme une pratique avec ses règles et ses exigences.

Aujourd'hui, j'évite les miroirs psyché. Chaque fois que je croise mon reflet, j'ai l'impression de voir une étrangère, une femme fatiguée, alourdie, qui a perdu quelque chose d'essentiel en chemin. Je n'aime plus m'habiller, je ne vois que ce ventre qui déborde et les effets de la pesanteur sur ma poitrine.

J'ai honte. Je me sens prisonnière d'un corps qui ne me ressemble plus.

Je sais qu'un jour, il faudra que je fasse la paix avec moi-même. Accepter qu'il soit moi, qu'il me porte chaque jour, qu'il respire, qu'il vive. Que je retrouve cette femme que j'étais, ou peut-être que je découvre une nouvelle version de moi. Une version où l'absence de mes enfants ne me paralyse pas, une version où la douleur physique ne me contrôle pas, une version de moi heureuse, libre, vibrante.

Au milieu de ces réflexions, je comprends quelque chose : je ne peux pas continuer à vivre comme avant. La vie que j'ai connue – les enfants, le quotidien, les habitudes – n'était plus accessible. La seule manière de ne pas sombrer, c'est de marcher, malgré moi, malgré tout, vers quelque chose de nouveau.

Au milieu de ces pensées, je perçois le souvenir d'un rêve lointain.

Chapitre 3

5 août 2027

Il m'arrive de penser à Vincent, parfois, pas trop souvent, car ces souvenirs me laissent un goût amer dans la bouche.

Mon ex-mari, l'homme avec qui j'ai cru bâtir une vie entière. Celui qui a partagé mes joies, mes failles, mes espoirs et mes désillusions. Nous n'étions pas parfaits, jamais, mais nous avons construit quelque chose de solide, ou du moins, nous pensions que ça l'était.

Mais sa colère était immense. Petit à petit, tout s'est fissuré. Les silences sont devenus trop longs, les compromis trop lourds, les rancunes trop présentes. Les mots qui blessent, le mépris, l'abandon. Des violences invisibles. Me réveiller chaque matin la peur au ventre, avec ce sentiment d'être constamment en défaut, insuffisante, toujours fautive, jamais assez bien.

Avec le recul, je ne crois pas qu'il était conscient de tout cela, de ce que je vivais, de ce que je ressentais, de sa façon d'agir. Je crois qu'il était aussi très malheureux au fond de lui, qu'il était devenu père célibataire et veuf trop jeune, sa première épouse – la maman biologique de Peter – étant décédée dans des circonstances tragiques, avait laissé derrière elle un enfant en mal d'amour et un homme meurtri. Je crois qu'il ne rêvait que de liberté et d'oisiveté, tout en essayant de maintenir un équilibre fragile entre responsabilité et désespoir. Quand Victor est né, il s'est apaisé un temps, puis ses démons sont revenus... À nouveau, cette colère, le mépris, l'ignorance, l'absence.

Nous nous sommes séparés, et j'ai continué à faire ce que je faisais toujours : nos enfants, notre quotidien. Être mère,

c'est ce qui m'a sauvée. J'ai élevé mes fils comme on bâtit une digue, pour protéger, pour retenir les tempêtes, pour contenir le monde à l'extérieur. J'ai compris que la vie ne nous attend pas, elle ne s'arrête pas pour la douleur.

Alors je m'installe sur le porche du cottage, je perçois au loin le pic d'Aspe, de l'autre côté de la frontière, en Espagne. Parfois, j'ai la chance de pouvoir observer un bouquetin passer. Il y a longtemps que les ours bruns endémiques à la région ont disparu, avec la mort de l'ourse Cannelle en 2004, abattue par un chasseur.

Le soleil descend lentement derrière les crêtes, inondant le ciel de couleurs irréelles. Des oranges brûlants se mêlent à des roses tendres et des pourpres profonds. De fines traînées blanches d'avions traversent l'azur, se détachant sur l'horizon comme des rubans d'argent suspendus dans le vent. La lumière baisse doucement sur les forêts de sapins et chaque aiguille semble s'embraser d'un éclat doré et rougeoyant. J'entends les chants des oiseaux, le bourdonnement des insectes.

Dès mon arrivée ici, j'ai aimé cet endroit. J'ai acheté ce petit cottage après mon divorce. Perdu entre les courbes sauvages de la montagne. Ses murs de pierre, rugueux et clairs, gardent la mémoire des hivers blancs et des étés chatoyants. À la lumière du soir, ils prennent une teinte dorée, presque miel.

Ce lieu intemporel a été une source d'inspiration pour Peter, qui s'est approprié chaque courbe, chaque couleur, chaque nuance ; une aire de jeux grandeur nature pour Victor, qui a grimpé chaque arbre autour de la maison, qui hurlait au crépuscule jusqu'à ce que la montagne lui réponde par son propre écho. Enfant introverti et hypersensible, c'est cette nature qui lui faisait abandonner son écran et quitter sa chambre.

Je ne suis pas native de ces montagnes. Je suis venue ici par amour.

Après mon divorce, je suis restée par habitude, par convenance, pour les garçons. J'adore cet endroit, mais je ne suis pas une fille des cimes... je suis une fille de l'océan.